

CHRISTOPHE MIGEON

MAUVAISE ÉTOILE

OU LES CALAMITEUSES
MAIS VÉRIDIQUES TRIBULATIONS
D'UN ASTRONOME
DANS LES MERS DE L'INDE



Paulsen

Création graphique de la couverture : Éléonore Gerbier
Visuels de couverture : © Shutterstock/NASA

© Éditions Paulsen – Paris, 2021
Les éditions Paulsen sont une société du groupe Paulsen Media

CHRISTOPHE MIGEON

MAUVAISE ÉTOILE

OU LES CALAMITEUSES
MAIS VÉRIDIQUES TRIBULATIONS
D'UN ASTRONOME
DANS LES MERS DE L'INDE



Paulsen

*« Être partout c'est être nulle part. Une vie passée
en voyage procure beaucoup d'hôtes et pas un ami. »*

Sénèque

AVERTISSEMENT

Les noms des personnages – à l'exception de ceux des domestiques et des marmites dont il ne reste hélas aucun témoignage, ainsi que celui du fondé de pouvoir à Coutances –, les noms des navires, les dates des différents voyages sont rigoureusement exacts. Il a fallu bien sûr reconstituer quelques dialogues, mais tous se sont tenus entre des personnages qui se côtoyaient aux périodes considérées.

Avant-propos

LES MALHEURS DE GUILLAUME

Décidément, la vie est imprévisible. Et parfois injuste. Cette idée met un peu de temps à infuser. Il faut avoir reçu quelques coups sur le museau, avoir bu la tasse alors qu'on pensait être à l'abri des vagues avant de prendre conscience du hasard et de ses fantaisies. Prenez ce pauvre Eschyle, père de la tragédie antique qui, alors qu'il effectuait sa promenade digestive après une matinée studieuse à composer ses alexandrins, se fait fracasser le crâne par une tortue tombée du ciel. L'auteur de ce forfait n'était autre qu'un gypaète barbu, dont l'ingénieuse espèce a pour habitude de lâcher d'une certaine hauteur os et autres abattis pour les briser et se régaler de leur moelle. Le rapace aurait-il confondu le crâne chauve du dramaturge avec un rocher au luisant prometteur ? Il y a des jours où on ferait mieux de rester couché. Et puis, il y a des vies entières où ça ne va pas fort non plus. Tout le monde connaît la fin spectaculaire de la danseuse Isadora Duncan qui, en 1927, passagère d'une superbe Amilcar GS, voit son châle s'emberlificoter dans le moyeu de la roue arrière et lui rompre la nuque aussi sec. On sait moins que ses démêlés automobiles avaient commencé quatorze ans plus tôt lorsque ses deux enfants étaient morts noyés dans une voiture tombée dans la Seine sous le boulevard

Bourbon. Parfois le sort s'acharne. Cet insolent semble faire des pieds de nez à une humanité démunie et résignée. Comment ne pas s'indigner devant ce qu'il a fait subir à ce commerçant japonais venu pour affaire à Hiroshima le 6 août 1945 ? Il est dans le tramway quand la bombe explose. Le visage et une partie du corps brûlés, à moitié sourd et aveugle, Tsutomu Yamaguchi parvient pourtant à survivre à l'explosion et décide de quitter l'hôpital dès le lendemain et de rentrer chez lui prendre un repos bien mérité... à Nagasaki, où deux jours plus tard il est aux premières loges pour assister au second feu d'artifice. Le destin, sans doute bien ébaudi, fut si fier de son coup qu'il ne fit mourir M. Yamaguchi qu'en 2010 d'un cancer de l'estomac.

Multirécidivistes de crashes aériens, foudroyés récurrents – parfois même jusque dans la tombe ! –, rescapés de déraillements à répétition, victimes horoscopiques de la ronde des planètes, poissards congénitaux, naufragés du destin... les exemples de chats noirs abondent dans les pages des faits divers. Certains sites Internet, spécialistes de la loose, se complaisent dans l'énumération des persécutés. Face à la férocité de l'existence, l'être humain invoque une mauvaise étoile, une naissance au mauvais moment, au mauvais endroit, une malédiction des astres, un complot fomenté dans les ténèbres de constellations sadiques et malveillantes. C'est la déveine, noire et persistante ; la poisse, si visqueuse qu'on finit par la coller à son entourage ; le guignon, infligé par le mauvais œil ; la scoumoune qui met sa victime au ban de la société ; la mouscaille dans laquelle on s'enlise jusqu'au cou, bref le manque de bol, de pot pour ne pas dire de cul, gravé dans

le marbre par quelque puissance occulte. *Mektoub*. C'est écrit, alors à quoi bon lutter contre cet implacable maraboutage ? En se déclarant malchanceux, l'infortuné refuse le hasard et préfère se placer sous la coupe d'une guigne structurelle. Le recours à la malchance apparaît alors comme une façon de rationaliser *a posteriori* l'inexplicable. Et aussi comme un bon moyen d'évacuer ses propres responsabilités et d'aller se vautrer dans le confort putride de l'autoapitoiement. Voilà qui n'est pas le meilleur moyen de remonter la pente. « *Abyssus abyssum invocat* », « l'abîme appelle l'abîme » avertit la Bible.

Guillaume Le Gentil n'est jamais tombé dans ce travers. Enfin, si, peut-être, lors d'un moment de faiblesse plutôt compréhensible compte tenu de l'étonnant enchaînement de circonstances venu bouleverser sa vie comme une giboulée de météorites. D'autres que lui auraient fini par craquer. Ils se seraient couchés sur le sol, repliés en position fœtale, auraient fermé les yeux et attendu la mort comme une délivrance. Mais notre héros est d'une autre farine. Comme le laisse augurer son nom, le bonhomme est plutôt sympathique. Pourtant, si le personnage est encore évoqué de temps à autre au détour d'un article ou d'une vidéo, ce n'est pas tant pour l'affection qu'il inspire, ni même pour ses travaux astronomiques qui malgré leur indéniable qualité ne lui ont pas permis de figurer au Panthéon des grands savants des Lumières. Ses remarques sur la grandeur du demi-diamètre de l'ombre de la Terre dans les éclipses de Lune ou sur les cycles de l'étoile variable χ Cygni du cou du Cygne n'ont pas spécialement enthousiasmé les foules. Non, s'il émerge encore des brumes du passé, c'est parce que les gens sont moqueurs et font leur

miel des malheurs d'autrui. Guillaume Joseph Hyacinthe Jean-Baptiste Le Gentil de la Galaisière va vivre une suite de mésaventures aussi copieuse que son patronyme. Les Parques lui ont filé un destin tumultueux. Épatée par une telle accumulation de déboires, l'Histoire en a fait le Pierre Richard du télescope. Une tuile ou un pot de fleurs tombe du toit ? Laissez, c'est pour lui. À en croire les persifleurs, sa vie n'a été qu'une succession de vendredi 13. C'est oublier que si la fortune a glissé sur son chemin quelques peaux de banane, il s'en est toujours relevé, s'est épousseté les bas-de-chausses et a repris sa route. Il a beau avoir été le pantin du destin, n'est-il pas rentré vivant de son périple, la tête chavirée de tempêtes, de nuits cloutées d'étoiles, de frégates aux voiles gonflées d'aventures, les yeux encore luisants des beautés de contrées exotiques ? Si la malchance frappe parfois les chanceux, la chance sait aussi gâter les poissards.

Les gens heureux n'ont pas d'histoire. Le Gentil en a une et elle mérite d'être contée.

PARTIE I

Au plus près des cieux

Chapitre 1

ÉPINE FOIREUSE

Quoi de neuf en 1725 ? Chez les têtes couronnées, Pierre le Grand, tsar de toutes les Russies, passe l'arme à gauche sans avoir désigné d'héritier. Il faut dire que sept ans plus tôt, cet imprévoyant avait fait fouetter son fils unique jusqu'à ce que mort s'ensuive. Dans notre bon vieux royaume de France, le jeune Louis XV, jusqu'alors fiancé à l'infante Marie-Anne-Victoire d'Espagne, épouse finalement la fille du roi de Pologne Marie Leszczyńska, soigneusement sélectionnée parmi une dizaine de bonnes princesses catholiques. Elle a vingt-deux ans, le teint frais et la cuisse ronde. Une aubaine pour cet adolescent frétilant de quinze ans qui part le soir même à l'assaut de sa pouliche et lui fera dix enfants en dix ans avant d'aller engrosser d'autres tendrons. Mais l'ardeur royale ne s'épanche pas que sur les matelas des lits à baldaquin. Il plaît à Sa Majesté d'apaiser son effervescence par d'acharnées parties de chasse en forêt de Fontainebleau. Le 5 septembre, jour des noces, le roi fait un effort et ne part pas débucher le sanglier. Il attend le 7 pour céder à nouveau à son addiction cynégétique. Selon le carnet du sieur Mouret intitulé « Chasses du Roy et la quantité des lieues que le Roy a fait tant à cheval qu'en carrosse », il tue ce jour-là deux cerfs à la Croix

de Montmorin. Le 8, il fait chou blanc après avoir cavale douze lieues. Le 9, deux lièvres sont déchiquetés par les chiens du côté de Cormisson. Le 10, un cerf est servi à la lance au bas du Pavé de Chailly. Le 11, c'est un sanglier qui fait les frais de l'hyperactivité royale à la Croix de Saint-Héran. Et le 12, la meute accule deux cerfs vers Chailly sur un site joliment nommé « l'Épine-Foireuse ».

Ce jour-là, le 12 septembre 1725 donc, au moment même peut-être où le maître d'équipage enfonçait sa dague dans le poitrail d'un dix-huit cors sous les yeux enfiévrés du « Bien-Aimé », Guillaume Joseph Hyacinthe Jean-Baptiste Le Gentil de la Galaisière était mis au monde dans le Cotentin. Certains esprits chagrins, amateurs de complots et assoiffés de prédictions célestes, verront un lien de mauvais augure entre l'Épine-Foireuse des chasses royales et la légendaire scoumoune de notre protagoniste. Même si ce dernier allait bientôt connaître une galère aussi longue que son lignage, nous ne nous aventurerons pas sur ce terrain glissant. En revanche, compte tenu du régime pluviométrique manchois, il n'est pas déraisonnable de supputer qu'une petite dépression atlantique passait alors au-dessus de la péninsule et qu'une émolliente brouillasse arrosait sans retenue le manoir de la Galaisière embusqué juste à l'est de Coutances. La coutume normande voulait que les femmes en couches se nourrissent pendant trois ou quatre jours de morceaux de pain trempés dans du cidre dans lequel on avait fait bouillir du miel. Rien de tel pour se remettre sur pied. Marie-Françoise, la valeureuse génitrice, se replumait peut-être plus simplement à coup de « gros bè », autrement dit de gros cidre.

La chambre conjugale où elle se reposait, comme d'ailleurs toutes les autres pièces, n'était guère éclairée que par les flammes de l'âtre et la lumière cotonneuse filtrée par les morceaux de papier huilé posés aux fenêtres. Le manoir, un corps de logis flanqué d'une tour cylindrique, était d'humeur moyenâgeuse. Les Le Gentil relevaient de la petite noblesse normande et n'avaient pas les moyens d'orner les baies de la bâtisse de carreaux en verre. L'hiver, l'eau gelait dans les brocs. Entre deux bolées, la mère jetait un œil inquiet sur le marmot emmaillotté encore tout rougeaud de la confusion occasionnée par une naissance à laquelle il ne s'attendait guère. Elle avait accouché l'année précédente d'un rejeton qui avait préféré renoncer à la vie et ses turpitudes en moins de quarante-huit heures et préférait se préparer au pire. C'est sans doute la raison pour laquelle le nouveau-né fut dépêché le jour même à l'église Saint-Nicolas de Coutances pour y recevoir le baptême et être accueilli dans l'Église de notre Seigneur Jésus-Christ. Au moins, si les choses tournaient mal, l'âme du petit n'irait pas moisir dans les limbes, privée de la béatitude du paradis jusqu'à la fin des temps. Le bambin couina un peu, non pas tant à cause de l'eau froide qu'en raison de l'haleine méphitique du curé, et fut promptement baptisé Guillaume en présence de son père qui lui-même se nommait Guillaume. Les hobereaux de Normandie n'ont peut-être pas d'imagination, mais ils ont le sens des traditions.

Guillaume senior, écuyer, fils de Charles Le Gentil sieur de La Galaisière, avait épousé le 11 avril 1723 à Orval, à une lieue au sud de Coutances, Marie-Françoise Léonore Quesnel, fille de Pierre Quesnel, sieur de la Malardière habitant Montmartin-sur-Mer. C'est du moins ce que raconte le très

raturé registre paroissial de l'église Saint-Nicolas de Coutances. Contrairement à beaucoup de petits nobliaux ruraux, réduits à labourer eux-mêmes leurs terres, aidés de quelques journaliers, Le Gentil les avait données en fermage. À la différence de cette plèbe nobiliaire, il avait la chance, à vingt-sept ans, d'occuper une charge agrémentée d'un traitement suffisamment honnête pour lui éviter d'avoir les mains calleuses et les pieds crottés : brigadier au sein des gardes du corps de la maison militaire du roi, rien de moins que le corps le plus prestigieux de l'armée royale. Et il avait bien conscience du prestige de sa fonction. La sécurité des résidences royales et des membres de la famille du monarque impliquait une proximité physique avec la personne du roi et la cour dont peu pouvaient alors se targuer. Son habit bleu porté sur une veste, des culottes et des bas rouges ne manquait pas de faire tourner les têtes et il y a fort à parier qu'il quittait parfois à regret les fastes de ses quartiers de Versailles ou de Saint-Cloud pour s'en retourner au dénuement de son manoir normand. Le prestige ne remplit pas forcément la bourse. Le mariage avait été arrangé avec les Quesnel, une famille à peine plus fortunée. Si « *gens pauvres n'étant pourvus de rien se marient par amourettes*¹ », il n'en va pas de même pour ceux qui ont quelque bien à préserver. À cette époque, l'amour demeure un terme bien savant qui ne vient pas facilement aux lèvres des galants. Marie-Françoise et Guillaume partageaient sans doute une amitié sincère en plus de quelques terrains donnés en fermage, capables de leur assurer un train de vie parcimonieux, mais digne. Chez les Le Gentil, Monsieur, on dîne dans des plats en faïence, pas dans de l'étain...

1. Livre de colportage du XVI^e siècle.



Coutances vue du havre de Regnéville, le plus vaste des havres du Cotentin.
Les navires jaugeant jusqu'à 50 tonneaux pouvaient y mouiller par forte marée.

Chapitre 2

UNE ENFANCE À COUTANCES

En cette première moitié de XVIII^e siècle, le Cotentin se projette dans la Manche en moutonnement indécis de collines et de buttes mollassonneuses où l'herbe, futur trésor du bocage n'a pas encore pris ses aises. Cela viendra plus tard, lorsque, au siècle suivant, de nouvelles voies de communication autoriseront l'importation de blé. Pour l'heure, les parcelles se consacrent en bonne partie à la culture de céréales pauvres : de l'orge, du sarrasin, voire un peu de froment sur les terrains les moins ingrats. Il faut bien manger. Mais dans ces rudes campagnes, les soupes contiennent plus d'eau que de gras. Les sols sont maigres, acides, collent aux semelles et résistent au soc des charrues. Pendant six mois de l'année, routes et chemins sont plus engorgés qu'un foie de poivrot. On ne s'y aventure guère que sur des charrettes tractées par des bœufs, plus raisonnables que ces bougres de chevaux qui s'énervent et paniquent dès que leurs sabots s'enfoncent dans la boue. Des hameaux ramassés autour de leurs souvenirs s'éparpillent autour des champs enclos de « hayes et de fossés ». On s'y ennue ferme. L'isolement pèse sur les âmes. Il n'est guère interrompu que par la messe du dimanche, le marché à Coutances ou la fête du saint patron local. Les curés se plaignent de « l'étroitesse

du lieu » comme si, à force de se sentir retirés du monde, ils se cognaient aux meubles d'une pièce trop exigüe.

Le jeune Guillaume grandit entre deux mondes, d'un côté cette campagne où la vie coule sans bruit comme l'eau dans l'herbe du bocage, de l'autre la ville toute proche, avec son agitation, ses richesses, ses débordements, sa rumeur permanente, ses puanteurs. Coutances, à l'époque, fleure bon la campagne. De nombreuses maisons, la plupart en pierre de Cambernon, une belle diorite grise zébrée de veines noires, s'abritent sous leur toit de chaume. Seuls les plus riches peuvent s'offrir l'ardoise de Châteaulin. Du manoir familial, on aperçoit la cathédrale au teint de souris, perchée sur son tertre. Il paraît même que sa gracieuse tour lanterne peut se voir depuis Jersey par temps clair.

La capitale historique du Cotentin, cité en pente, tordue et mal bâtie, compte sept mille habitants, à peine moins qu'aujourd'hui. Chacun ici se souvient des exactions perpétrées deux siècles auparavant par ces canailles de huguenots qui, après avoir pillé la cathédrale, s'étaient emparés du bon évêque Arthur de Cossé-Brissac et l'avaient fait déambuler dans les rues de Saint-Lô juché à l'envers sur un âne mitré, la queue de l'animal entre les mains. Un honteux et douloureux souvenir qui fait encore grincer bien des dents. Cependant, à la Saint-Barthélemy, la ville était restée calme et avait renoncé à faire couler le sang des parpaillots. Comme la famille de Guillaume, les gens de la région étaient pour la plupart restés fidèles au roi et à sa religion. Le 27 août 1635, plus de huit cents gentilshommes normands « bien montés et fort dorés » avaient répondu présents à l'appel de Richelieu qui avait convoqué

le ban et l'arrière-ban dans les rues de Coutances pour pallier le déficit de cavalerie face à l'armée espagnole. Peu importe s'ils s'y étaient montrés turbulents, indisciplinés, peu importe si après quelques chevauchées hasardeuses en Lorraine la plupart étaient rentrés chez eux, au chaud, pour la Saint-Martin sans avoir vraiment brillé au combat... Même si les esprits s'étaient un peu échauffés en 1639 lors de la Révolte des Nu-pieds qui s'insurgeaient contre l'instauration de la gabelle dans le Cotentin, ils avaient soutenu le jeune Louis XIV durant la Fronde et s'étaient depuis tenus à carreau. Bref, même s'ils étaient écrasés d'impôts, les Coutançais demeureraient indéfectiblement loyalistes... à l'instar du père de Guillaume.

Le brigadier n'est pas souvent au manoir. Entre deux quartiers au service du roi, il a toutefois le temps de faire trois autres enfants à son épouse : Charles, né en 1730, Marie-Charlotte en 1733 et Nicolas, le petit dernier, en 1740. Cette année-là, Guillaume, quinze ans, se morfond dans un quotidien rythmé de vastes nuages. Assis devant la cheminée de la grande salle du manoir, il referme l'in-quarto relié cuir de veau du *Roman comique* de Scarron qu'il a déjà lu deux fois. Ces récits de comédiens, rocambolesques autant qu'alambiqués, déchirent la grisaille des jours. Son père, influencé par la culture parisienne grâce à ses séjours à la cour, a rassemblé au fil des ans une petite bibliothèque où les auteurs grecs et latins côtoient quelques modernes comme Malherbe, Régnier, Racan ou Cyrano de Bergerac. *Les Confessions* de saint Augustin et les *Épîtres* de saint François, indispensables à tout honnête homme, ont bien leur place sur les étagères, mais l'épaisse couche de poussière qui recouvre leur tranche trahit une

consultation épisodique. Comme les classiques lui tombent des mains – à part peut-être Ovide et Homère –, Guillaume a depuis longtemps épuisé les trésors des maigres rayonnages. Alors il part parfois se changer les idées du côté de la grande plaine glauque et salée de l'Atlantique, aspire à pleins poumons cette petite brise marine qui met du sel aux lèvres et du rose aux joues, patauge dans les flaques abandonnées par le jusant, traque l'étrille dans la sueur visqueuse des varechs, inspecte les « fosses » en retrait de la plage où, à la nuit tombée, les gabelous se dissimulent à l'affût des contrebandiers et repart de plus belle batifoler dans les oyats de la « mielle² », ces pauvres pacages qui s'agrippent aux dunes littorales. La mer est à une heure trente de marche du manoir familial. La mer, ou plutôt la côte des havres, soixante kilomètres de littoral troué de huit estuaires, fantasques panachés de bancs de sable et de marais maritimes, nés de la confrontation entre l'eau douce et l'eau salée. À marée haute, les soles et les bars viennent s'y gaver de petits crustacés, à marée basse les hommes bêche à l'épaule y exploitent la « tangué », une vase riche en carbonate de calcium qu'ils utilisent pour amender de médiocres terres sablonneuses. Les oies et les moutons y déambulent aussi pour glaner leur pitance. Guillaume s'aventure sur ces terres ambiguës, spongieuses, quitte à laisser ses souliers en tribut à la vase.

Le port le plus actif de Basse-Normandie se blottit dans les creux du havre de Régneville à deux lieues de Coutances, mais sombre déjà dans la léthargie dont il ne sortira plus. Ici, une

2. Le terme de « mielle » disparut au siècle suivant lorsque les communaux furent clôturés et mis en culture.

autre Normandie s'était arrachée à la glaise dès le XVI^e siècle pour se tourner vers le commerce de la toile, de la chaux ou du sel, envoyer des bateaux pêcher la morue au large du Canada. L'iode tambourine les fosses nasales. Les doris fourbus, avachis sur les langues de sable, rêvent aux lustres du passé en attendant le retour du flux. Au large, les voiles des navires sourient à la lumière oblique échappée d'un ciel barbouillé comme le cul d'une poêle. C'est peut-être là devant cette mer d'acier bruni, sous des nuages couleur d'huître, que le jeune Guillaume s'est pris à rêver d'un ailleurs au parfum d'épices.



Dans les ruelles étroites de Coutances.

BIBLIOGRAPHIE

Sciences

- Charles Bedel, Roger Hahn, Yves Laissus, *La Curiosité scientifique au XVIII^e siècle : cabinets et observatoires*, Éd. Hermann, 1986.
- Histoire et mémoires de l'Académie royale des Sciences*, 1788.
- Pascal Griset, *350 ans de l'Académie des Sciences. Une compagnie en son siècle*, Le Cherche Midi, 2015.
- Marie-Christine de La Souchère, *Une histoire de l'astronomie*, Ellipses, 2006.
- Mathilde Bejanin, Hubert Naudeix, *Le Ciel de Louis XIV*, Éd. Honoré Clair, 2009.
- Collectif sous la dir. de James Lequeux, *L'Observatoire de Paris : 350 ans de science*, Gallimard, 2012.
- Laurent Vigroux, *L'Astronome, du chapeau pointu à l'ordinateur*, Éd. du CNRS, 2016.
- Paul Brouzeng, Suzanne Debarbat *et al.*, *Sur les traces des Cassini : astronomes et observatoires au sud de la France*, La Documentation française, 2000 ; Éd. du CTHS, 2001.
- Collectif sous la dir. de Guy Boistel, *Observatoires et patrimoine astronomique français*, Éd. ENS, 2006.

Transit de Vénus

- Collectif sous la dir. d'Arkan Simaan, *Vénus devant le soleil : comprendre et observer un phénomène astronomique*, Vuibert, 2003.
- Christophe Marlot, *Les Passages de Vénus : histoire et observations d'un phénomène astronomique*, Vuibert, 2004.
- Jean-Eudes Arlot, *Le Passage de Vénus*, EDP Sciences, 2004.

France

Élisabeth Bourguinat, *Les Rues de Paris au XVIII^e siècle - Le Regard de Louis Sébastien Mercier*, Paris Musées, 1999.

Michel Bouvet, Pierre-Marie Bourdin, « À travers la Normandie des XVII^e et XVIII^e siècles », in *Cahier des Annales de Normandie*, n° 6, 1968.

Philippe Goujard, *La Normandie aux XVI^e et XVII^e siècles : face à l'absolutisme*, Éd. Ouest-France, 2002.

Inde

Arlette Girault-Fruet, *Les Voyageurs d'îles : sur la route des Indes aux XVI^e et XVIII^e siècles*, Classiques Garnier, 2010.

Philippe Haudrère, *La Compagnie française des Indes au XVIII^e siècle*, Les Indes savantes, 2005.

Douglas Gressieux, *Les Comptoirs de l'Inde : Pondichéry, Karikal, Mahé, Yanaon et Chandernagor*, Éd. A. Sutton, 2004.

Bertrand-François Mahé de La Bourdonnais, *Les Français dans l'océan Indien au XVIII^e siècle*, Les Indes savantes, 2004.

Madagascar et les Mascareignes

Jean-Michel Filliot, *La Traite des esclaves vers les Mascareignes au XVIII^e siècle*, ORSTOM, 1967.

Auguste Toussaint, *Histoire des îles Mascareignes*, Éd. Berger-Levrault, 1967.

Albert Jauze, *Vivre à l'île Bourbon au XVIII^e siècle : usages, mœurs et coutumes des habitants d'une colonie française sur la route des Indes de 1715 à 1789*, Riveneuve, 2017.

Marthe de Fels, *Pierre Poivre ou l'amour des épices*, Hachette, 1968.

Pierre Poivre, *Mémoires d'un Botaniste et Explorateur*, La Découverte éd., 2006.

Bernardin de Saint-Pierre, Voyages à l'île Maurice et la Réunion, textes rassemblés et présentés par Élisabeth Audoin, Magellan & Cie, 2004.

Philippines

Xavier Huetz de Lemps, *L'Archipel des « épices » : la corruption de l'administration espagnole aux Philippines (fin XVIII^e-fin XIX^e siècle)*, Casa de Velázquez, 2006.

Navigation au XVIII^e siècle

Michel Vergé-Franceschi, *La Marine française au XVIII^e siècle*, Sedes, 1996.

Jean-François de Lapérouse, *Voyage autour du monde sur l'Astrolabe et la Boussole (1785-1788)*, La Découverte, 2005.

Bougainville, *Voyage autour du monde*, Folio classique, 2014.

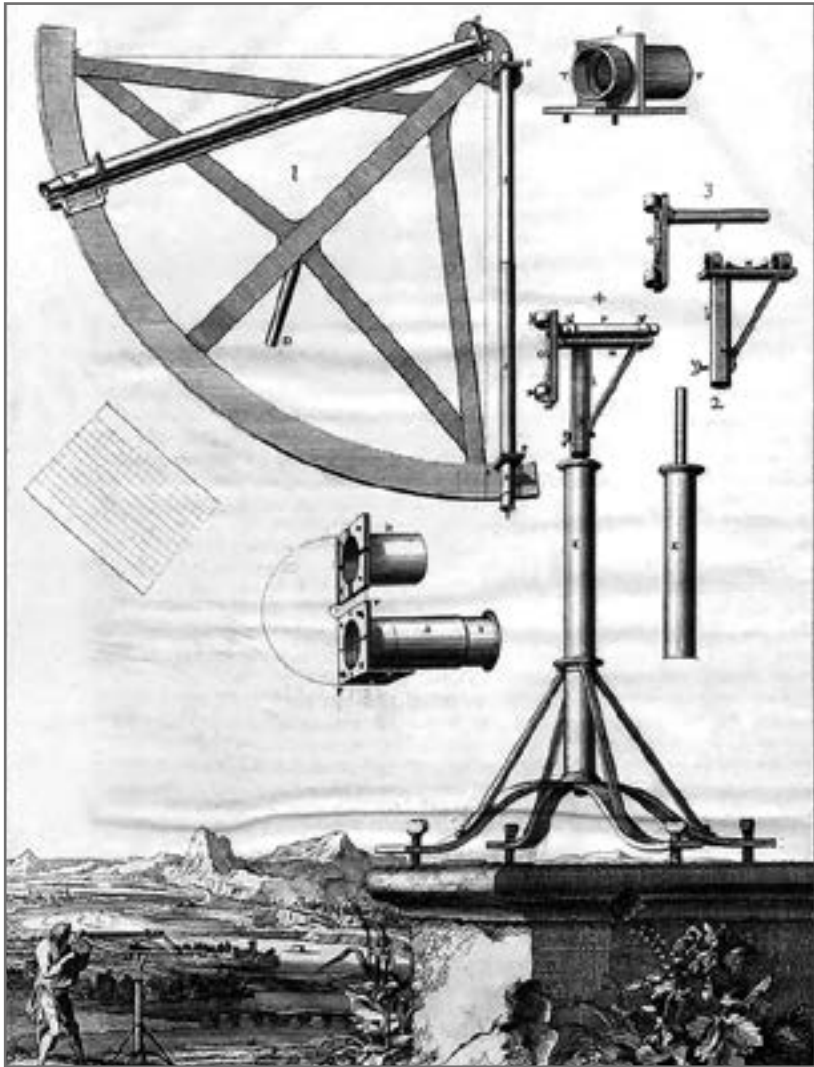
Patrick Villiers, *La France sur Mer : de Louis XIII à Napoléon I^{er}*, Pluriel, 2015.

Roman

Jean-Pierre Luminet, *Le Rendez-vous de Vénus*, JC Lattès, 1999.

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier l'office de tourisme de la ville de Coutances pour son accueil, ainsi que Véronique Goulle, responsable des archives municipales, pour ses précisions sur le Coutances du XVIII^e siècle et pour m'avoir conduit sur le site de la Galaisière où se trouvait jadis le manoir des Le Gentil.



Le quart-de-cercle, constitué d'un arc en bronze de 90° gradué, permet de mesurer l'angle de hauteur des astres au-dessus de l'horizon.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos - Les malheurs de Guillaume 9

PARTIE I - Au plus près des cieux

1. Épine Foireuse	15
2. Une enfance à Coutances	19
3. L'appel de la soutane	25
4. Le gai Paris	32
5. Extase céleste	38

PARTIE II - Virage astronomique

6. État du ciel en 1748	47
7. Propos de taverne	55
8. <i>Sic itur ad astra</i>	62
9. Nuits blanches à l'Observatoire	68
10. Un bon petit astronome	74
11. Vénus en transit	83
12. Volontaire	92

PARTIE III - Le grand large

13. Les petits soldats de Vénus	99
14. Au revoir et à bientôt !.....	103
15. L'échappée belle	107
16. À bord du <i>Berryer</i>	114
17. En rade	125
18. La tentation de Rodrigues	129

Partie IV - Dans la mer des Indes

19. L'empire des calmes	139
20. Le lapin de Vénus	147
21. Les pudibonderies de Vénus	156
22. Succès flou	163
23. De plein fouet	167
24. Comme un goût de trop peu	173

Partie V - Aventures malgaches

25. L'origine du mal	181
26. Trafics à Fort-Dauphin	186
27. Sublime <i>Silhouette</i>	195
28. Dans la baie d'Antongil	200
29. Retours périlleux	207
30. Une aussi longue absence	211

Partie VI - La souricière philippine

31. La longue route de Manille	219
32. Séduisantes Mariannes	227
33. City tour	232
34. Dans la tanière du fauve	241
35. Un dimanche à la campagne	246
36. Routine manillaise	253
37. Au service secret de Sa Majesté	258

Partie VII - L'été indien

38. Repli stratégique	265
39. Poussières d'empire	270
40. Une vie pondichéryenne	274
41. Fou d'Inde	282

42. Molleses et langueurs du Deccan	288
43. Vapeurs et tremblements	293
44. Vénus 2-Le Gentil 0	297

Partie VIII - L'adieu aux lames

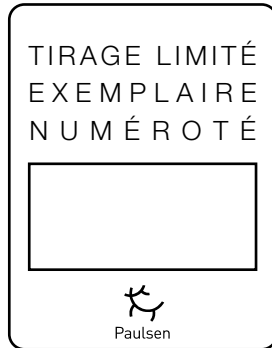
45. Les cocus de Vénus	307
46. Comme un engourdissement	311
47. Traquenard tahitien	318
48. L'impossible retour	324
49. Cap sur les Pyrénées	331

Partie IX - Home Sweet Home

50. Une si longue absence	339
51. Le retour du mort-vivant	343
52. Coquin de sort	348
53. Déconvenues normandes	353
54. <i>La remontada</i>	361
55. Un homme en paix	368
56. Extinction des feux	377
57. Mémoire défaillante	381

Bibliographie	386
Remerciements	388

Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage
300 exemplaires numérotés de 1 à 300



Achévé d'imprimer par Ermes Graphics
à Turin (Italie), en janvier 2021
Dépôt légal : février 2021
ISBN : 978-2-37502-104-0

CHRISTOPHE MIGEON

MAUVAISE ÉTOILE

Un beau jour de mars 1760, un jeune astronome de l'Académie des sciences, avide d'étoiles et de gloire, embarque pour les Indes. Sa mission : observer le passage de Vénus devant le Soleil afin d'estimer avec précision la distance de la Terre au Soleil. Mais rien ne se passe comme prévu. L'escapade va durer onze ans, six mois et treize jours et se transformer en un véritable roman picaresque.

La très véridique et très édifiante histoire de Guillaume Joseph Hyacinthe Jean-Baptiste Le Gentil de la Galaisière nous conduit de Coutances à Paris, de l'île Bourbon aux Indes, en passant par Madagascar et les Philippines. Malmené par les aléas de la météo et les fièvres tropicales, soupçonné d'espionnage, victime de naufrages à répétition, tenu pour mort à son retour en France, notre héros va connaître une suite de mésaventures aussi longue que son patronyme.

Dans cette biographie précise et documentée, Christophe Migeon retrace la vie d'un poissard magnifique, un aventurier qui, esquiné par le destin, sut se remettre d'aplomb. L'auteur conte par la même occasion l'histoire scientifique du Grand Siècle, une époque où la coopération des savants prévalait sur les conflits mondiaux et où l'on parlait azimut ou parallaxe dans les salons de ces dames.

Christophe Migeon aime raconter des histoires en textes et en images. Depuis dix-neuf ans, il enchaîne les sujets voyage, nature et histoire pour la presse. Il est l'auteur, aux éditions Paulsen, du *Petit guide du voyageur polaire*, d'une biographie de l'aventurier Wilfred Thesiger et d'un beau-livre intitulé *Abysses*.

21 € TTC (prix France)



www.editionspaulsen.com